

La Jeune Garde

Organe des Jeunesses Socialistes de la Seine (S. F. I. O.)

« Nous sommes la Jeune Garde
Nous sommes les Gars de l'avenir »

Après la guerre civile...

Tout le pouvoir aux travailleurs !

VIVE le Proletariat Espagnol !

Avec enthousiasme, courage, et abnégation le peuple d'Espagne défend ses premières conquêtes et préserve farouchement son avenir.

Salut aux héroïques travailleurs d'Espagne !

Salut aux jeunes Marxistes, vaillants miliciens au service de leur classe !

Ici, inquiets, nous suivons chaque jour les phases de cette lutte de classes et voudrions apporter à nos camarades un appui autre que celui de notre solidarité morale.

Aussi, nous renouvelons notre appel au Gouvernement de Front Populaire de notre pays. La jeunesse ouvrière, tous les travailleurs, lui demandent d'aider effectivement ce peuple en lutte. Le capitalisme international a compris quel était l'enjeu de la bataille. Par solidarité de classe, il a choisi les factieux, les assassins.

Le combat engagé dépasse le cadre de la défense de la République bourgeoise, ou du moins de ce que cette forme politique peut encore contenir de profitable pour la classe ouvrière. Fidèle soutien du Front Populaire, les masses ont été obligées par la réaction de vivre dans toutes ses réalités la lutte de classes.

Pour préserver leurs droits élémentaires, les travailleurs dans la bataille sanglante seront amenés à renverser l'Etat bourgeois et à imposer aux forces capitalistes par la dictature du prolétariat, le gouvernement des ouvriers et des paysans.

De la guerre civile provoquée par les forces militaristes, sortira demain en Espagne, un nouvel ordre social. Par sa discipline, sa spontanéité, la jeunesse se trouve à l'avant-garde dans ce combat. Elle nous montre la voie dans laquelle nous devons nous engager et c'est en vue de cette lutte que nous préparons nos Jeunesses Socialistes.

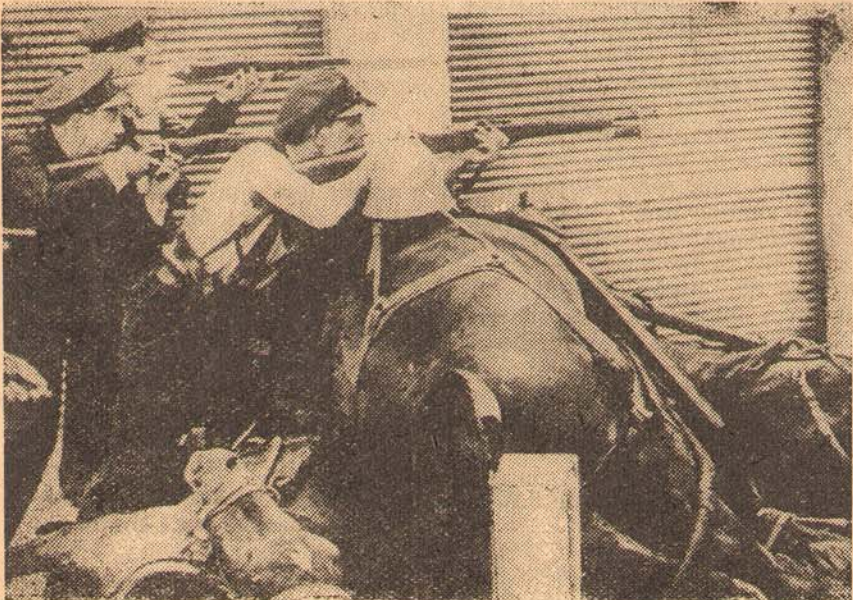
L'enseignement de notre grand Jaurès se vérifie une fois de plus. Lorsque la démocratie bourgeoise devient menaçante pour ses privilèges, le capitalisme tente de s'en débarrasser par tous les moyens. C'est alors au prolétariat qu'incombe la tâche de défendre les libertés qui lui sont indispensables pour mener sa lutte de classes.

C'est ainsi que les travailleurs sont conduits par les nécessités mêmes du combat, à dépasser le cadre formel de la démocratie bourgeoise, pour établir la véritable démocratie ouvrière.

Vive la lutte armée du prolétariat espagnol !

Pour le Gouvernement Ouvrier et Paysan !

La C. E. de l'Entente des J. S. de la Seine.



Toute l'armée n'est pas gagnée au fascisme. Les gardes d'assaut sont à côté du peuple.

31 Juillet
1914 - 1936

J. JAURÈS CONTRE LA GUERRE

« Jaurès est assassiné ». Il y a 22 ans ce cri, de notre grande cité, en ondes frémissantes gagna les villages les plus cachés de France. Celui qui était la personnification de la raison courageuse, de l'énergie lucide, de la sincérité, était abattu de par la volonté de criminels imbéciles.

« Jaurès est assassiné ! » C'était la guerre. C'était le point final apporté à cette grande entreprise de mort qui, semant le mensonge, le chauvinisme, préparait les masses à accepter le grand coup de folie du 2 août 1914. Jaurès tombait non pas parce que le sort d'un homme conditionne le sort d'un monde, mais parce qu'en même temps que lui, on abattait tout ce qui subsistait dans la classe ouvrière de confiance, de volonté révolutionnaire, d'espoir en l'avenir de la paix.

La sombre guerre a passé. Puissent avec elle, être passées toutes les illusions dangereuses !

Au moment où sur le monde, s'étend chaque jour davantage l'ombre de la mort, au moment où le bruit des armes, l'arbitraire des frontières, l'exaspération des intérêts nationaux et internationaux, nous rapprochent des affres vécues en 1914, l'enseignement de Jaurès s'impose à nous et les jeunes auxquels l'apôtre de la paix a tant donné, font encore appel à lui pour avancer au milieu de cette fournaise.

Tandis qu'à nouveau pénètre dans les esprits des travailleurs le poison nationaliste, écoutons la voix du tribun :

« Il ne faut pas que le prolétariat international soit un mot magnifique et vain. Il ne faut pas qu'il soit une force intermittente et superficielle se manifestant à intervalles par ses congrès internationaux ou par les circulaires du Bureau Socialiste International. Il faut qu'il soit une force constante toujours avérée, toujours éveillée, toujours en état de contrôler les événements à leur naissance, de surveiller dans leur germe les premiers conflits qui en se développant pourraient produire la guerre. »

Si le nationalisme regagne du terrain, c'est parce que le prolétariat n'a plus confiance dans l'efficacité de la lutte internationale, lutte de classes entre les peuples et leur bourgeoisie respectives.

Jaurès lui ne séparait pas cette lutte contre la guerre, de la lutte

révolutionnaire des travailleurs. Après l'immense mouvement de grèves qui vient de donner aux forces populaires de ce pays toute leur mesure, Jaurès ne pourrait-il pas penser à nouveau ce qu'il écrivait en 1905 (9 juillet) :

« La guerre est comme l'exploitation directe du travail ouvrier, une des formes du capitalisme et le prolétariat peut engager une lutte systématique et efficace contre la guerre, comme il a entrepris une lutte systématique et efficace contre l'exploitation de la force ouvrière. Pas plus qu'il n'y a une loi d'airain du salaire, qu'aucune action prolétarienne ne pourrait assouplir, pas plus qu'il n'y a un mètre d'airain de la journée ouvrière qu'aucune action prolétarienne ne pourrait réduire, il n'y a une loi d'airain de la guerre qu'aucune action prolétarienne ne pourrait fléchir. »

La classe ouvrière et parmi elle surtout la jeunesse, doit comprendre que la guerre n'est pas fatale. Par son action directe elle peut refuser cette ignominie et obliger la bourgeoisie à capituler.

Déjà les horreurs de la dernière tuerie et ses conséquences nous ont apprises quelle duperie c'était pour le travailleur de croire à une possibilité d'émancipation en ouvrant dans la mort à côté du capitalisme oppresseur. Jean Jaurès pouvait dire en 1905 : « D'une guerre européenne peut jaillir la révolution et les classes dirigeantes feront bien d'y songer ». Cette menace, notre rôle est de la faire peser constamment sur notre bourgeoisie, car plus notre force sera grande plus celle-ci reculera.

Mais nous devons nous persuader davantage, utilisant toujours les prophéties de notre Maître, « qu'il en peut sortir (de la guerre) aussi pour une longue période, des crises de contre-révolution, de réaction furieuse, de nationalisme exaspéré, de dictature étouffante, de militarisme monstrueux ».

Plus qu'en 1914, ces paroles nous donnent un avertissement. La science au service du capitalisme mondial, a travaillé pour la mort collective. De la guerre, demain ne pourrait sortir que la barbarie, mais certainement pas le socialisme.

Jaurès croyait encore qu'en certaines circonstances le prolétariat pouvait avoir quelque chose à défendre. Il pensait que la guerre impérialiste pouvait être le fait d'un agresseur.

(Voir suite en 2^e page)



PACIFISME 1936 !

La Doctrine et l'Histoire

ROSA LUXEMBOURG et la GRÈVE GÉNÉRALE

On vient — enfin ! — de rééditer la brochure écrite en 1907 par Rosa Luxemburg (1) à propos des grèves de masse qui venaient de déferler sur la Russie lors de l'éruption révolutionnaire de 1905. Rien n'est plus actuel et plus utile à relire que cette étude. Car si les organisations et la situation objective ont changé, les formes des luttes ouvrières et les thèses en présence à leur propos sont restées à peu de chose près identiques.

En 1906, en effet, deux grands courants d'idées partageaient le mouvement ouvrier quant au problème de la grève générale. Les réformistes, syndicalistes ou députés, arguaient de la non-maturité des conditions sociales, de l'existence des forces de répression, et surtout de la faiblesse et de la pauvreté des organisations ouvrières pour condamner le principe de la grève de masses et affirmer que, seule, l'action parlementaire apporterait sa

libération au prolétariat. Les anarchistes et anarchisants, au contraire, négligeant toute autre forme de lutte, faisaient de la grève générale une panacée : pour eux, il suffisait que la classe ouvrière fut un beau jour suffisamment pénétrée de la nécessité de ce mot d'ordre pour, qu'à un signal, elle se levât comme un seul homme et en finit avec les exploiters en moins de temps qu'il ne faut pour le décrire.

Les uns et les autres commettaient la même erreur : celle qui consiste à croire que les actions de masse peuvent se déclencher comme par un décret et se dérouler dans l'ordre (ou créer un désordre savamment aménagé) suivant un plan préparé à l'avance dans les permanences syndicales par des stratèges chevronnés.

Ne connaissons-nous pas encore aujourd'hui deux courants analogues ? D'une part, les camarades que l'action directe effraie et qui ne rêvaient ces temps derniers que de voir l'occupation des usines faire place aux joutes parlementaires et aux pourparlers d'antichambres.

(1) Rosa Luxemburg : grève générale, partis et syndicats — En vente au prix de 2 f. 70 à la librairie du Travail, 17, rue de Sambre-et-Meuse — Paris 10^e.